

Richard Abibon

La faille dans la maison de l'âme

À propos de *Répulsion*

De Roman Polanski

Grâce à Arte, j'ai eu l'occasion de voir enfin « Répulsion », qui est, je crois, le deuxième film de Roman Polanski. Il devait être très jeune à l'époque. Je suis sidéré, tant par sa virtuosité filmique que par sa connaissance que je ne peux dire qu'innée de l'âme humaine. À noter qu'il l'auteur du scenario, avec Gérard Brach et David Stone.

Il dresse le portrait de Carol, magistralement interprétée par Catherine Deneuve ; elle était aussi très jeune à l'époque. Son personnage débarque de Belgique et reste hébergée chez sa sœur à Londres. Elle découvre que celle-ci a une liaison avec un homme marié. Le premier soir où il vient, elle les entend faire l'amour à travers la cloison. Voilà réveillé le trauma sexuel, au point qu'elle ne peut pas dormir. Le lendemain, des détails la choquent : l'homme a mis sa brosse à dents dans son verre. La valeur métaphorique qu'elle lit dans cette configuration la met hors d'elle. Tout se passe comme s'il l'avait pénétrée ! Elle jette la brosse à la poubelle manifestant tout son mépris pour quelqu'un qui possède ce qu'elle n'a pas et qui donc menace l'intégrité de son image corporelle.

S'agissant d'une œuvre publique, et donc de personnages de fiction, je me permets d'interpréter. Je ne ferais pas ça l'égard de quelqu'un qui vient me raconter ses tourments.

Dans la rue, elle suit une fente courant dans le trottoir, jusqu'à ce qu'elle se divise



en deux avant de s'arrêter. Cette configuration en langue de serpent l'immobilise au moment où la faille passe entre ses jambes. Elle reste là, hypnotisée par cette image de son sexe.

Dès lors, les fentes vont la poursuivre. Chez elle, le plafond se couvre de craquelures hallucinées et menace de s'effondrer. Elle appuie sur le bouton de la lumière qui, sous ses yeux terrorisés, déclenche une crevasse juste au-dessous, tandis que le mur avec le plancher, semble s'enfoncer de quelques centimètres.



Bref toute la maison risque de s'effondrer à partir d'une fente : autrement dit, toute l'image du corps risque de se morceler, minée par la castration.

Il n'aura échappé à personne que les enfants dessinent essentiellement des maisons. Deux fenêtres et une porte évoquent deux yeux et une bouche, et pour peu que la maison soit posée au creux d'une vallon où coule une rivière, nous lisons que le sexe constitue la fondation de la maison.

C'est étonnamment bien vu de la part d'un si jeune homme (Polanski). Il s'est fait aider pour le scénario et à trois, je crois qu'ils se sont branchés sur l'inconscient sans le savoir.

L'amant de la sœur de Carol a aussi laissé blaireau, crème à raser, et surtout rasoir, un coupe-chou à l'ancienne. On voit bien pourquoi un tel objet la fascine : après la brosse à dents phallique, voilà l'instrument de la castration.

A plusieurs reprises elle hallucine ou elle rêve qu'un homme se jette sur elle pour la violer.

Autrement dit, l'aventure amoureuse de sa sœur l'a mise face à ce qu'elle ne voulait pas envisager jusqu'alors : la différence sexuelle, qu'elle interprète comme castration.

Elle profite de son travail de manucure pour mutiler le doigt d'une cliente. Bientôt, elle ne pensera même plus à aller travailler.

Sa sœur part en vacances avec son amant, la laissant seule en compagnie du lapin dépecé qu'elle avait prévu pour un repas qui n'a pas eu lieu. Elle le sort du frigo et l'oublie sur une table où il va pourrir quelques jours sans qu'elle s'en émeuve. Plus tard, on retrouvera dans son sac la tête coupée du décédé rongeur. Elle a testé le rasoir,



histoire de voir ce que ça fait que de couper un bout de corps. Ça le laisse pourrir lentement.

Elle ne sort plus et son soupirant, inquiet, vient la voir. Elle ne veut pas le laisser entrer, il insiste, prend son élan enfonce la porte, tombe à terre. Submergée de terreur, elle lui fracasse le crane avec un lourd chandelier. Puis, comme ça fait désordre, elle le range dans la baignoire.



Le propriétaire vient réclamer le loyer. La porte étant cassée, la pauvre planche qu'elle a clouée en travers ne lui résiste pas longtemps. La colère des loyers impayés fond comme un Mikko fraise-vanille posé sur un radiateur lorsqu'il constate l'agréable apparence de la locataire qui se ballade presque depuis le début en chemise de nuit semi transparente. La même terreur s'empare d'elle, ce qu'elle dissimule comme elle peut. Mais cette fois, une belle ambiguïté se met en place. S'asseyant sur le canapé, elle a comme un mouvement reflexe des mains qui remontent la chemise de nuit très haut sur ses cuisses.

Je veux et je ne veux pas.

Là réside l'intuition géniale de Polanski. Tous ces rêves (ou hallucinations) de viol sont-ils des tentatives de symboliser un trauma ancien, de conjurer une crainte pour l'avenir, ou mettent-ils en scène un désir dans lequel elle se refuse à avoir une part ? Tout le désir vient de l'autre, sauf à ce moment où elle remonte machinalement sa chemise de nuit, vraisemblablement sans s'en apercevoir. Cette ignorance lui permet de continuer à se dire que tout désir sexuel vient de l'autre.



Those hands!



Manifester du désir comme femme, ce serait accepter sa castration c'est-à-dire admettre que c'est l'homme qui a le phallus. Or, sa terreur devant les fentes, qu'est-ce ? Une tentative de symbolisation d'un trauma passé, peut-être un viol ou des attouchements subis dans l'enfance ? La castration ? Une tentative de symbolisation du sexe féminin (ce serait alors le corollaire de la première proposition) ? Une inversion du désir en angoisse ? Nous ne le savons pas puisque nous ne sommes pas dans sa tête. Si elle était une personne de la réalité, ce serait à elle d'analyser tout cela. Ici, je me contente d'hypothèses sur ce que Polanski nous donne à voir de son personnage. Il le met en scène avec suffisamment d'ambiguïté pour que nous puissions élaborer chacune de ces hypothèses, sans pouvoir en décider pour aucune.

En cohérence avec ce que j'ai dit précédemment je dirais que tout désir lui rappelle la castration et donc l'effondrement possible de son corps. Voilà ce qui ne cesse de revenir sous la forme hallucinée des fentes. Le désir est donc corollaire de terreur voire, se mue en terreur.

Le propriétaire, alléché par ce qu'il comprend comme une invite, lui saute dessus. Elle se défend. Dans le violent ballet qui s'improvise, elle attrape le rasoir et le larde de coups malhabiles chargés d'une terreur qui confine à la rage. Deuxième cadavre. Avec ce rasoir elle a renvoyé la castration à celui qu'elle imagine responsable de la sienne : l'homme, en général.

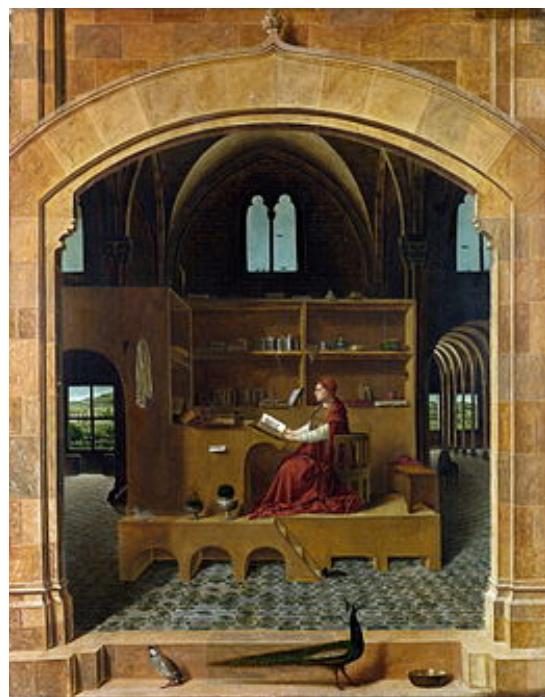


Tout à la fin, alors que la sœur rentre avec son amant et que, avec les voisins effarés, elle découvre le désastre, la caméra se rapproche d'une photo de famille sur la cheminée. On y repère la jeune Carol avec déjà le regard complètement ailleurs. Le film s'était ouvert sur son œil, il se referme sur cet œil égaré. Tout cela a été réveillé par l'aventure sexuelle de sa sœur, mais cela datait de bien avant, dans un repli de l'enfance que nous ne connaissons pas.



↑The childhood photo

En complément de ceci on peut lire mon étude sur l'art de la mémoire et le « saint Jérôme dans son cabinet d'études » d'Antonello da Messina.
http://une-psychanalyse.com/antonello_da_messina.pdf



25 juil. 16